

À la défense du dernier arbre

L'éthique de la cohabitation vue à partir du terrain

PROJET

Daniel DESROCHES

Pendant que la forêt brûle au nord et que des pluies diluviennes s'abattent sur le sud du Québec, pendant que la biodiversité recule presque à vue d'œil, on se demande parfois s'il reste encore quelque chose à faire avant que la planète soit à l'image du Croissant fertile, le berceau de la civilisation aujourd'hui asséché.

Dans ce livre, l'auteur répond d'un trait : protéger les derniers milieux naturels de la prédation anthropique. Une seule chose, parmi l'ensemble des actions que nous pouvons poser, ne peut nous faire de mal : conserver les lieux où la vie s'épanouit encore, là où la biodiversité n'est pas déjà mise à prix. Mieux que le verdissement, l'enfrichement et la restauration de sites, pourtant nécessaires, seule la conservation des derniers milieux naturels accroîtra notre résilience face à la crise qui se précise. Ce livre raconte l'histoire de cette nécessité, celle de sauver les arbres, à travers le récit éprouvé d'un citoyen devenu environnementaliste par la force des choses.

Contexte

Dans un livre remarquable pourtant sur l'effondrement des sociétés disparues, Jared Diamond constate que le déclin, puis la perte, des habitants de l'Île de Pâques s'explique par l'abattage des arbres, pas seulement par une modification du climat. Coupant des arbres en quantité pour fabriquer des embarcations, des maisons ou du bois de chauffage, arriva un moment où il ne resta plus aucun arbre. On peut se demander à quoi pensait celui qui a abattu le dernier arbre. À cette question, Diamond répond : à la même chose que nous, aux seuls besoins immédiats. Nous sommes les habitants de l'Île de Pâques et ce livre porte sur la cognée, notre maladie.

La défense des milieux naturels est un enjeu collectif qui prendra inévitablement de l'ampleur avec la crise climatique. Alors que les résistances citoyennes s'organisent un peu partout, les forces du développement ont encore une bonne longueur d'avance. Sous la pression, à la fois contenue et encouragée par les municipalités, les milieux naturels de proximité s'érodent, puis disparaissent à jamais. Moins d'insectes, moins d'oiseaux, moins d'amphibiens et de petits mammifères : moins de vivants tout simplement. Comme si c'était normal.

On le voit bien dans le sud du Québec, là où la biodiversité est la plus riche et où les promoteurs ont les intérêts les plus importants. Mais après avoir gagné les ceintures métropolitaines, comme à Toronto et à Montréal, la pression du développement atteint désormais les régions, bien que les ressources naturelles de celles-ci n'aient jamais été épargnées de la prédation. La menace rejoint à nouveau les territoires habités par les communautés autochtones dont les doléances, toutefois, se rendent désormais jusqu'à nous.

L'expérience montre que le cadre légal et les tribunaux ne viendront pas à bout des différends. De nouveaux arbitrages seront nécessaires. Faute d'entendre la nature qui se meurt, des citoyens et leurs enfants devront être entendus.

Les mouvements citoyens comme alternative

L'un des témoins les plus évocateurs du péril est le fait que de nouveaux élus, qui se sont faits élire sur la base d'engagements environnementaux, en arrivent à reconnaître ouvertement leur impuissance à changer les choses. Heureusement, il y a des exceptions, mais ces exceptions confirment la règle selon laquelle la politique n'y arrivera pas seule.

Le cercle est vicieux : ce n'est pas qu'une question de volonté politique, mais lorsque celle-ci est au rendez-vous, c'est le mode de vie de vie des électeurs qui résiste au changement. Dans ce livre, on se propose de montrer comment les citoyens peuvent influencer positivement le pouvoir politique de manière à ce que leurs engagements soient porteurs de promesses.

Au cœur de la reprise post-pandémique, les mouvements citoyens se présentent comme des initiatives d'avenir, comme des alternatives prometteuses à la gouvernance centralisée qui ne fonctionne plus, dans un monde où l'on commence enfin à se soucier de ce qu'il reste. Comme nous le verrons, les Villes ne pourront plus exclure les citoyens des décisions les concernant.

Prendre au sérieux l'époque géologique qui nomme notre interférence avec les cycles naturels, l'Anthropocène, c'est s'ouvrir à « la *fin de quelque chose* » comme l'écrivait l'un des plus importants écologistes québécois, le regretté Harvey Mead. Mais c'est vers un «*monde nouveau*» qu'il faut nous tourner, ajoutait-il, avant qu'il ne soit *trop tard*. Mais quel monde ?

L'auteur

Dans cet ouvrage, l'auteur ne se présente pas à la manière d'un philosophe dont la réflexion constituerait une leçon pour tous, mais comme un environnementaliste dont les leçons tirées de l'expérience ont forgé une pensée nouvelle. Empruntant parfois la terminologie d'Arne Naess, le fondateur de l'écologie profonde, Daniel Desroches a révisé son approche de la philosophie comme mode de vie qu'il applique désormais au présent que nous sommes.

Dans ces pages, on fait la connaissance d'un environnementaliste dont les engagements se sont soldés par d'inespérées victoires citoyennes. Pour ce «Robin des boisés», l'évidence crève les yeux : c'est notre manière d'aménager le territoire qui est problématique, car elle ignore l'avenir et n'est pas soutenable, bref elle ne sert ni notre qualité de vie ni les intérêts de nos enfants.

En misant tout sur le présent, sous prétexte que l'économie et la démographie l'exigent, l'urbanisme dominant nous joue le plus mauvais tour. D'un point de vue scientifique, pourtant, il n'y a aucun doute : nous prenons des décisions sans lendemain, alors qu'il est encore possible de soustraire de vastes portions de notre territoire au développement aveugle. Non, un milieu naturel n'est pas un terrain *en attente* de développement. Mais pourquoi est-ce si difficile à comprendre? Ce livre esquisse quelques hypothèses.

Sans qu'il y ait, à la source de la crise globale, des coupables à identifier, si ce n'est notre soif sans fin de confort matériel soutenue par de puissants intérêts, il faut désormais accepter d'adopter un nouveau regard. Les règles du jeu devront changer, les politiques publiques devront évoluer en reconnaissant que si elles ne servent pas l'intérêt de nos enfants et des autres formes de vie, elles ne servent personne.

Notre vision du monde devra évoluer si l'on tient à ce que les intérêts de nos enfants, assis symboliquement sur la chaise des générations, soient pris en compte. Mais, comme les arbres, nos enfants ne peuvent pas se défendre : au détour de réflexions inspirées par les premiers, l'auteur veut donner la parole aux seconds.

La forêt urbaine comme terrain

Après avoir décrit quelques journées dans la vie d'un environnementaliste, l'auteur propose une défense de la forêt urbaine. Un peu comme s'il voulait montrer que les arbres ont le droit de plaider leur propre cause. En réunissant quelques textes de circonstance, il attire notre attention sur ce qui, directement ou indirectement, menace les arbres en ville.

La menace, explique-t-il, demeure invisible tant et aussi longtemps que nos valeurs profondes ne sont pas clarifiées. Ces réflexions, qui proviennent d'une pratique de terrain bien documentée, le conduisent à esquisser quelques principes des mouvements citoyens efficaces.

Étant passé plusieurs fois par les mêmes dynamiques, tant à Laval qu'à Québec, l'auteur estime que ces principes intéresseront à la fois le militant inspiré, le citoyen avisé, l'étudiant qui cherche sa place en société et toute personne qui entrevoit la transformation de notre société à travers le prisme obligé de la politique. Ces principes, tirées d'une expérience vive qui s'est déroulée sur une période de dix ans, éclairent notre compréhension de ce qui se passe sur le terrain en environnement.

Si la prémisse de ce livre est correcte, même si l'organisation citoyenne ne fait pas la une des journaux, c'est pourtant elle qui dessine concrètement l'avenir de nos enfants. La gouvernance de l'avenir passe par notre capacité à produire des actions collectives concertées qui reposent sur les préoccupations exprimées par les citoyens engagés.

Un nouveau regard

À travers la lecture de ce texte, on voit comment l'auteur change notre regard sur les réalités les plus simples en adoptant le point de vue de la nature plutôt qu'en maintenant, envers et contre tous, l'attitude anthropocentrique qui seule, jusqu'ici, a su établir la valeur des choses. Mais, pour l'essentiel, nous ne sommes pas entourés *que* de choses ou d'artefacts.

Alors que la technosphère humaine l'emporte désormais sur la biosphère, la biomasse elle-même est encore constituée à 99,5% de végétaux dont les plus menacés, en zone urbaine, sont les arbres. Sans la biosphère, sans les arbres en ville, dans un paysage lunaire donc, peu de choses ont un prix.

Parvenu à ce point, l'auteur se demande s'il faut protéger la nature pour *elle*-même ou pour *nous*-mêmes, nous les humains? Il faut alors se rappeler qu'*homo sapiens* ne représente qu'une seule espèce sur les 10 millions qui se partagent la Terre, même si elle est responsable de la sixième extinction massive des espèces.

Cette section ouvre une enquête sur les meilleures raisons qui devraient nous inciter à protéger l'environnement. Ces raisons reposent-elles sur la valeur que l'on peut attribuer à la vie, à la nature, ou sur les seuls intérêts humains eux-mêmes, ces intérêts qui nous conduisent à exclure de nos priorités la biodiversité? Cette enquête servira d'introduction aux grands enjeux de l'éthique environnementale, la discipline qui fait l'objet de l'enseignement de l'auteur.

Dans le dernier droit de nos réflexions, on ne pourra faire fi d'une interrogation qui est revenue sans cesse depuis le début de l'ouvrage : mais qu'en est-il de la conscience écologique? Y a-t-il une source à cette attitude, à cette sagesse qui nous suggère de prendre le parti de la nature plutôt que celui des seuls intérêts humains?

Dans un dialogue croisé entre d'imposantes figures du mouvement environnemental, le chapitre se propose d'élaborer une théorie de la conscience écologique entendue d'abord comme prise de conscience de l'impact indélébile de l'action humaine sur la vie qui nous entoure.

Lorsque l'environnementaliste de terrain s'efface au profit du professeur de philosophie, la discussion porte sur les fondamentaux de l'*éthique de la cohabitation*. Cet ouvrage peut désormais

s'achever sur le projet de faire découler une théorie d'une riche pratique de terrain. À quelles conditions peut-on partager harmonieusement une si petite planète?

Sommes-nous déjà entrés dans une période où la cohabitation avec les autres formes de vie est devenue impossible, bref avons-nous déjà fait sécession pour reprendre la formule de Morizot? Quels types de rapport s'établissent entre le soi, les autres, la société et la communauté biotique? En somme : y'a-t-il des principes qui permettent, au point de vue philosophique, d'échafauder une juste relation de l'humain avec l'ensemble des vivants? Voilà le genre de questions qui nous occuperont au terme de nos réflexions.